

LE MONDE POUR PATRIE

BARBARA COUDENHOVE-KALERGI

LE MONDE POUR PATRIE

Entre l'Est et l'Ouest

Traduit de l'allemand par Chantal Le Brun

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Zuhause ist überall*

Copyright © Paul Zsolnay Verlag Wien 2013
© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-402-9

Préface

Une journée de printemps au début des années soixante. C'est la première fois que je reviens à Prague, ma ville natale, depuis que nous en avons été chassés, mes parents et nous, les enfants, le 8 mai 1945. Je suis un peu mal à l'aise en me retrouvant ici. Dois-je me réjouir? Ou avoir peur?

Je déambule à travers les rues de la vieille ville. Ici, tout a l'air gris et triste. Un peu partout, des toitures provisoires en bois fixées aux maisons surplombent les trottoirs, elles doivent prévenir la chute de morceaux de plâtre sur la tête des passants. Dans les vitrines des magasins, il n'y a rien de tentant. C'est le socialisme dans sa réalité la plus concrète.

Ai-je bien ma place ici? Suis-je encore chez moi dans cette ville? Ou suis-je une étrangère? J'essaie de me mettre dans les deux situations et joue, pour moi seule, tour à tour le rôle d'une *autochtone* et celui d'une *étrangère*. Je fais semblant d'être comme autrefois sur le chemin de l'école et marche résolument à travers des rues familières. Puis: je suis étrangère, je ne suis encore jamais venue ici, je suis neutre, je vois tout avec des yeux neufs. La rive de la Vltava. La place Wenceslas. Le pont Charles. Il n'y a pas encore de touristes en ville, tout est loin d'être suffisamment restauré pour un public international. Mais, dans les parcs, le lilas fleurit comme autrefois.

Et sur le pont, le regard plongé dans l'eau, je me demande ce que j'éprouve. Mais aucune réponse ne me vient à l'esprit. En réalité, je ne ressens rien. Comme si je n'étais pas concernée. Je suis née et j'ai grandi ici. J'ai aimé cette ville. Et alors? Maintenant, je vis ailleurs. Ce n'est que là-haut, sur le Hradčany, que soudain cet incomparable sentiment pragoïse que je connais depuis mon enfance s'empare à nouveau de moi. Depuis la montée au château, je contemple le panorama de la ville en contrebas, les nombreux clochers d'église, les ponts, le fleuve qui serpente entre les rangées de maisons. C'est ici qu'il y a bien des années j'ai éprouvé pour la première fois le bonheur que vous inspire la beauté. Ma ville, si belle, si merveilleuse.

J'ai gardé pour la fin le chemin qui mène à notre maison. On y monte par des rues tranquilles. Et me voici devant notre ancienne adresse. La maison est un peu plus petite que dans mon souvenir. Au premier étage, à gauche, se trouve la fenêtre de ma chambre. Le plafonnier a disparu, les rideaux ont changé. Je regarde à travers les brèches de la clôture en bois, peinte en vert. Le cerisier s'est étoffé. Les parterres ne sont pas particulièrement soignés. Et la véranda est maintenant vitrée, les nouveaux occupants en ont fait une sorte de jardin d'hiver.

Ont-ils des enfants? L'un d'entre eux va-t-il à l'école à bicyclette, comme je le faisais moi-même autrefois? Et qui peuvent-ils bien être? Des favoris du régime? A-t-on distribué à l'époque les biens des propriétaires expulsés, les a-t-on vendus ou encore mis aux enchères? Les maisons ont-elles d'abord été mises à sac? Ou nos meubles sont-ils encore dans les pièces à la place où nous les avons laissés?

Je n'ai pas réfléchi à ce que je ferais en arrivant devant notre maison. Sonner et dire: Excusez-moi, j'ai habité ici autrefois. Puis-je entrer et jeter un coup d'œil? Et parcourir alors les pièces aux côtés de la maîtresse de maison un peu gênée, à la recherche d'objets familiers? Tels que l'armoire de style Marie-Thérèse du salon, dans le tiroir inférieur de laquelle les cadeaux de Noël étaient toujours cachés? Ou le bureau de ma chambre, qui faisait toute ma fierté? Ou pour vérifier si nos tableaux sont toujours aux murs ou remplacés par d'autres, tout différents?

Mais peut-être les nouveaux occupants me chasseront-ils, tout simplement. Qu'est-ce qui vous prend de débarquer ainsi? C'est notre maison, nous ne voulons pas être dérangés. Au revoir. Ou bien, il y aura un moment de gêne, le maître ou la maîtresse de maison dira, sur un ton qui se voudra poli: Je vous en prie, tout en pensant: Si seulement cette personne pouvait déjà être partie. Non, non, mieux vaut ne pas sonner.

Ai-je réellement envie de savoir ce qu'il est advenu de la maison de mon enfance? Ses actuels habitants m'intéressent-ils? En y réfléchissant bien: non. Que m'importent ces gens? Qu'ils vivent donc comme ils l'entendent. Cela m'est égal.

Soudain, je me rends compte que je suis dans la rue depuis un bon moment à regarder comme une espionne à travers la clôture. Un homme surgit au coin. Que va-t-il s'imaginer en passant devant moi? Je me baisse et fais semblant de renouer mes lacets. Et décide de quitter les lieux.

En rentrant chez moi, j'ai maintenant une certitude: ce n'est pas un regard sur notre maison qui me réconciliera définitivement avec mon passé. D'ailleurs, pour l'instant, je n'en éprouve pas le désir. Le présent m'occupe suffisamment. Mais le moment viendra où le passé se rappellera à moi.

Ria, la dame des enfants

La première personne qui m'apparaît, lorsque je cherche à me remémorer mes premières années, c'est Ria. Elle est là, bien présente : une grande femme maigre aux cheveux courts. C'est notre bonne d'enfants ou, plutôt, comme nous la nommons, la dame des enfants. Il est vrai que ce n'est pas une jeune fille, mais une personne expérimentée. Elle vient de Moravie du Sud. Elle m'aime beaucoup et c'est réciproque. Quand ma mère est là, qu'elle s'approche de mon lit pour me dire bonsoir, parfumée et habillée pour sortir, c'est merveilleux. Mais c'est Ria qui occupe la place la plus importante dans ma vie. Elle est toujours là. C'est à elle que je raconte tout, ce que je vis, ce qui me pèse et ce qui me réjouit. C'est tout à fait normal que l'on préfère la dame des enfants à sa mère, confirme ma propre mère. Dans son enfance, il en allait ainsi.

Ma mère est une petite femme délicate, mais coriace. Jeune fille, elle était ravissante, un elfe blond aux magnifiques yeux bleus. Elle n'en fait qu'à sa tête. Elle est courageuse, intrépide même. Elle ne connaît pas la peur, dit mon père en parlant d'elle. Elle s'appelle Sophie, mais ses frères et sœurs l'appellent *Excellence*. Elle fume comme un sapeur et, pour éteindre sa cigarette, la jette dans un pot en céramique vernie de couleur verte qui est rempli d'eau et se trouve sur la table du salon.

Cela fait pschitt, un bruit qui n'a pas son pareil. C'est ainsi qu'elle cherche à supprimer l'odeur de la fumée, car mon père ne la supporte pas.



Ma mère, Sophie, avec ses enfants : Jakob (à gauche),
Barbara et Hans Heinrich (à droite),
au milieu des années trente

Ma mère n'est pas frivole, elle ne s'intéresse pas à la mode. Elle n'aime pas non plus les histoires à l'eau de rose. « *L'amour, c'est bon pour les femmes de chambre*¹ », cite-t-elle. Elle aime mon père, certes, mais elle ne minaude pas. Le sentimentalisme lui fait horreur. Tout comme l'ennui. Quand un film traîne en longueur, elle se lève et quitte la salle. Elle manifeste de l'impatience envers les gens insignifiants, mais s'enthousiasme quand elle rencontre quelqu'un d'intéressant. Elle est alors capable d'écouter pendant des heures, sans jamais en être rassasiée, ce que

1. En français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

son interlocuteur ou son interlocutrice lui raconte. Que ce soit une personne éminente ou non lui importe peu. Elle a un flair pour détecter l'authenticité et remarque aussitôt si quelqu'un est naturel ou non. Si ce n'est pas le cas, cette personne perd sa confiance à tout jamais. Elle-même est foncièrement vraie.

Mais elle ne correspond malheureusement pas au prototype de la mère allemande à l'époque où je fréquente l'école primaire. Les enfants sont conformistes. Ils ne veulent pas se distinguer, mais être comme les autres. Et chez nous, justement, rien n'est comme chez les autres. Cela commence déjà par le fait que l'on appelle ma mère *mami* et non *Mutti*. Dans nos livres de lecture, c'est *Mutti*. Les livres de lecture et notre institutrice savent très bien comment on doit fêter la fête des Mères dans une famille allemande qui se respecte. C'est un dilemme pour moi : ma *mami* déteste la fête des Mères, alors on ne la fête pas. Nous devons écrire une rédaction sur le sujet, et je n'ai pas d'autre solution que de mentir effrontément. Dans mon essai, nous apportons, nous les enfants, le petit déjeuner au lit à notre mère, récitons une poésie et chantons une chanson. Mensonge, mensonge, tout cela n'est que mensonge. Mais il n'est pas question pour moi d'écrire ou de dire la vérité.

Ma mère a quatre enfants et a donc droit à la croix des Mères, celle de troisième classe. On reçoit celle de seconde classe à partir de cinq enfants et celle de première classe à partir de sept. Le chef d'îlot vient nous rendre visite et veut remettre solennellement sa distinction à *mami*. Mais la cérémonie n'a pas lieu. *Mami* accepte la croix avec juste ce qu'il faut de politesse, congédie le porteur un peu désarmé avec un petit compliment et balance, dès que la porte s'est refermée sur lui, le précieux bijou dans la corbeille à papier.

Mon petit frère et moi nous précipitons sur celle-ci pour en extraire en triomphe le fameux trophée. C'est un objet tout à fait charmant, en émail bleu serti d'or. On pourrait le porter comme pendentif au bout d'une chaîne. Si ce n'était la petite croix gammée, il passerait aisément pour un bijou traditionnel en forme de croix. Cette analogie est d'ailleurs probablement volontaire. La croix des Mères devient vite un de nos jouets favoris.

Il y a encore un point sur lequel ma mère, pour mon plus grand chagrin, ne répond pas aux exigences que l'on attend

d'une véritable femme allemande. Elle n'a aucun respect pour l'école. Elle-même ne l'a jamais fréquentée, mais a été instruite par une gouvernante à la maison. En conséquence, elle ne considère pas nos maîtres comme des autorités particulières, mais plutôt comme une sorte de domestiques. On est poli envers eux, mais on ne les craint pas particulièrement. Ainsi, mami ne rédige pas d'excuses formelles quand je saute un jour de classe. Il existe pour cela des formulaires et des expressions consacrées. Mais mami écrit tout simplement sur un morceau de papier: « Vous prie de dispenser Barbara d'école lundi prochain, c'est l'anniversaire de sa grand-mère. » Ce qui n'est naturellement pas une excuse. Pour moi, c'est une torture. C'est encore pire lorsque le papier est une vieille carte d'invitation à l'en-tête « Le comte et la comtesse... ». L'en-tête est alors rayé et c'est le dos de la carte qui est utilisé. Pourquoi jeter des cartes qui peuvent encore servir?

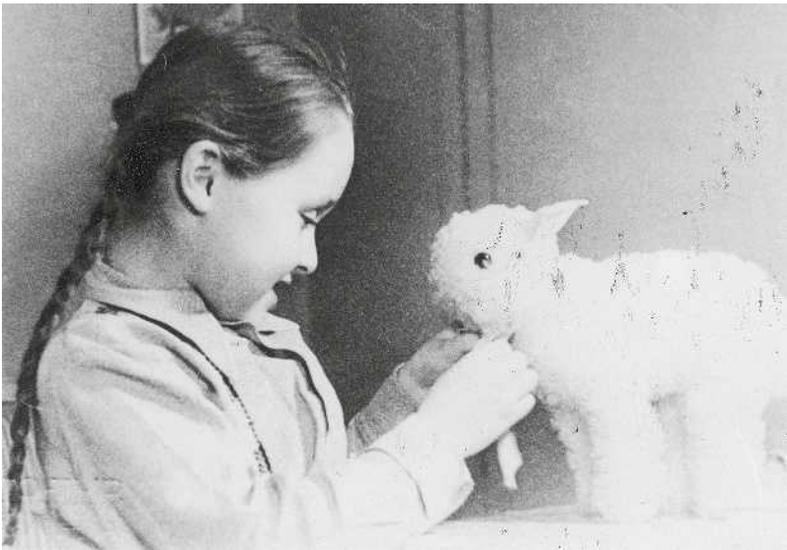


Sophie et Gerolf Coudenhove-Kalergi devant le château de Ronsperg, 1925

Mami me surnomme Nana. Je la vois brièvement au petit déjeuner, pendant le repas de midi après la classe, puis au salon. Ensuite, c'est Ria qui prend la relève. Je ne pénètre

jamais dans la chambre à coucher de mes parents. Je ne me souviens pas avoir jamais vu mes parents dans leur lit. Y grimper pour se pelotonner contre eux est tout simplement impensable. Les tâches quotidiennes incombent à Ria, remplacée plus tard par Mademoiselle, que je n'aime pas. Et, comme je n'ai pas envie de me confier à Mademoiselle ni encore moins d'échanger des tendresses avec elle, c'est avant tout mon ours Bimbi qui prend la place de confident. Il dort dans mon lit et continue à le faire même après que j'ai passé l'âge des peluches.

Mon père, Gerolf Coudenhove-Kalergi, est un homme de grande stature. L'hérédité japonaise qui lui vient de sa mère ne se trahit que dans ses yeux et son léger penchant pour le formalisme. Il aime porter un nœud papillon plutôt qu'une cravate et le soir une sorte de veste d'intérieur. Il est toujours rasé de près et, quand il me soulève, je peux sentir sa bonne eau d'après-rasage. Papi parle de nombreuses langues et, entre autres, le russe, qu'il a appris pour lire en version originale son livre préféré, *Guerre et Paix*. Il aime la langue russe et m'explique que, en russe, je m'appellerais Varvara Gerolfovna. C'est pourquoi il me surnomme Vava.



Barbara, vers 1938

Mes grands frères vivent dans un autre monde que le mien. Hans Heinrich, l'aîné, passe pour le futé, Jakob, le cadet, pour le boute-en-train. Ma grand-mère, qui aime écrire des poèmes de circonstance pour les fêtes de famille, a composé à leur sujet ce qui suit: « Si les livres sont à Hans/ce que l'oiseau est au renard/il les voit, les engloutit/Jakob, lui, rarement lit/prend un livre, tout distrait/le repose, car lui paraît/qu'il voudrait tracer des traits/pour, ayant papillonné,/s'en aller gai et joyeux/s'activer dans d'autres lieux. »

J'ai pour mes frères une admiration sans bornes, et cela me vaut bien des tourments. Quand ils font mon éloge, c'est merveilleux, mais quand ils me critiquent, c'est affreux. Je souffre beaucoup quand ils ironisent à table: « Mon Dieu, comme c'est spirituel! » lorsque j'essaie, comme les grandes personnes, de faire une plaisanterie. Le pire et le plus humiliant est leur jugement sans appel, énoncé avec un visage de pierre: « Pas drôle du tout, juste stupide. » Je voudrais alors disparaître à jamais sous terre.

Dans ces moments-là, Ria est mon refuge et ma consolation. Je peux être certaine qu'elle sera toujours de mon côté. Ria m'appelle dans son dialecte son *Pampele* et, moi, je l'appelle *Mutzi*. Un *Pampele* est un petit agneau. « Tu es mon petit agneau chéri, hein? », dit Ria, et j'aime le répéter. Mes frères ne peuvent s'empêcher d'éclater de rire, ce qui déchaîne mes larmes. « Je suis ton petit *Pampele* chéri, hein, Mutzi, hein, Mutzi... », chantent-ils sur l'air d'une marche militaire connue. Cela ne se veut pas méchant, mais cela m'atteint jusqu'au plus profond de moi. Car ce que j'ai de plus cher, de plus précieux, mon amour pour Ria, est traîné dans la boue et tourné en ridicule. Je sors de mes gonds, je hurle et tempête de rage et d'humiliation.

« Arrêtez de taquiner la petite », interviennent les parents. Et les garçons se contentent alors de fredonner la mélodie. Taram, taram, taramtamtam. Ou de dire seulement « table ». Ce qui déclenche de nouveaux hurlements. Qu'est-ce qu'il y a encore? Mines innocentes. Nous avons seulement prononcé le mot « table ». C'est une chaîne d'associations assez compliquée: devant la table se trouve le banc, *die Bank*, qui signifie aussi la banque en allemand, et, à la banque, il y a l'argent, *das Geld*, qui sonne comme *gelt*, « hein », Mutzi.

Je comprends tout de suite et hurle de plus belle. Cette fois, c'en est trop pour les parents et ils me grondent. Je suis priée de ne pas faire de caprice et d'arrêter ma comédie. Et aussi d'avoir honte. Mais, en réalité, ce sont les autres qui devraient avoir honte. Non ?

Car tout le mal vient de ce que, au fond de mon cœur, je dois admettre que mes frères ont raison. Dire « petit agneau chéri » et « hein » est pénible et, pour être honnête, affreux. Mais j'aime Ria et je veux être solidaire avec elle, quoi qu'il arrive. Toute autre attitude serait une trahison. Ai-je déjà trahi Ria intérieurement ? Confusion des sentiments. Et nouvelle raison de pleurer. C'est un conflit entre le bon goût et les convictions, l'expérience précoce d'un dilemme que j'aurai bien souvent à affronter par la suite. On se trouve entre deux camps, on aimerait ni haïr le premier ni condamner le second et l'on se demande avec un désespoir croissant : Mais où est donc ma place ?

Un jour, Ria nous quitte. Les adultes se sont entendus pour ne pas m'annoncer cet événement à l'avance. Le traumatisme des adieux doit m'être épargné. Pas d'adieux, pas de larmes. Un beau matin, Ria n'est tout simplement plus là. Elle est en Moravie du Sud, chez elle, me dit-on, sa famille a besoin d'elle. Elle écrit à ma mère des lettres et des cartes postales, dans lesquelles elle me salue. Mami voudrait me lire ces lettres, mais je ne veux rien entendre. Je me bouche les oreilles et je sors de la pièce en courant. Je ne veux ni penser à Ria ni qu'on évoque son souvenir devant moi. Ma Ria à moi, qui m'a abandonnée. C'est trop douloureux. C'est une blessure qui ne veut pas guérir. Et le premier vrai coup dur de ma vie.

À Ria succède Mademoiselle. En réalité, elle se nomme Anni Nosek. Elle parle allemand avec un léger accent tchèque. Mais, entre-temps, la Tchécoslovaquie est devenue le Protectorat de Bohême-Moravie et Anni Nosek est désormais plus allemande que les Allemandes elles-mêmes. Elle tient absolument à ne pas être dame des enfants, mais éducatrice. Elle ne veut pas qu'on l'appelle Anni, mais Mademoiselle, et elle porte ses cheveux, non pas comme le font les autres, serrés en un seul chignon, mais en deux. Ses cheveux sont blonds et Mademoiselle en fait deux tresses qu'elle fixe, non pas en macarons au-dessus

des oreilles – comme il m’est arrivé de le voir dans des livres d’images –, mais en deux chignons à l’arrière de la tête. Mademoiselle, pourquoi portes-tu cette coiffure? Réponse: Parce que c’est ainsi que le Führer se représente la femme allemande. À partir de ce jour, je cherche du regard des femmes à double chignon, ainsi que les déclarations du Führer à ce sujet. En vain. Mais Mademoiselle est un cas. J’ai maintenant sept ans et je ne l’aime pas, surtout, bien évidemment, parce que ce n’est pas Ria.

Mademoiselle est là pour les *petits*, mon petit frère Michael et moi. Mes grands frères, que l’on appelle les *garçons*, n’ont rien à voir avec elle et sont sous l’entière responsabilité des parents. Ils n’en font qu’à leur tête. Ils ont une carabine à air comprimé et tirent sur le balancier en laiton de la pendule de leur salle de séjour. Le mur qui se trouve derrière est moucheté de légers impacts de balles. Ils tirent aussi sur des moineaux et ont un jour convaincu Emilka, la cuisinière, de rôtir les cinq moineaux qu’ils avaient abattus. Ils les ont plumés et portés à la cuisine, et Emilka les a assaisonnés et mis dans le four. Il en est ressorti de petits tas bruns croustillants, cinq pauvres petits poussins minuscules. J’avais le droit d’y goûter, mais je n’en ai pas eu envie. Les garçons se sont régalés et les ont croqués tout entiers, avec leurs frêles petits os. Cela craquait, et ce spectacle m’a donné des frissons.

Je suis une enfant prise en sandwich, de cinq et quatre ans plus jeune que les garçons et de six ans plus âgée que Michi, le dernier. Le petit est trop petit et les grands, trop grands, pour être de véritables compagnons de jeux. Je suis donc souvent seule. Par conséquent, je dois inventer mon propre monde, nourri de mes lectures et de mes rêves, auquel personne n’a accès. Mon bureau y joue un rôle important. Ce meuble est mon sanctuaire. Il comporte plusieurs tiroirs, l’un d’entre eux est secret et abrite mes trésors. Si la maison devait brûler un jour, ce sont eux qu’il faudrait sauver en priorité. Il s’agit de mon journal intime, d’un dé en ambre et d’une pochette de velours bleu, cousue de mes mains, contenant les lettres que mon ours Bimbi m’a écrites. Bimbi, en réalité un raton laveur avec de sympathiques yeux en boutons, est mon plus proche compagnon. Ses lettres sont la plupart du

temps des appels à l'aide urgents, lorsqu'il a été kidnappé par des brigands et pris en otage. Elles m'arrivent à la dernière minute, juste à temps pour que je puisse le sauver au péril de ma vie.

Le bureau est le meuble le plus important de ma chambre. Cette pièce est ma forteresse et mon refuge. Elle comprend mon lit vert clair, une table, un canapé sur lequel sont assises les peluches, Bimbi compris, un lavabo et un rayonnage. Un magnifique tableau représentant de nombreux anges est suspendu au-dessus de mon lit. La fenêtre est exposée à l'est. Je peux regarder le soleil se lever derrière le parc, devant notre maison, et baigner les maisons grises à l'arrière-plan dans une lumière rose. J'aime ma chambre. Elle est, à vrai dire, trop belle pour une enfant. Les garçons dorment à côté et, en face, Mademoiselle avec Michael.

Dès que je sais lire, les livres deviennent mon univers et les personnages qui les peuplent, presque plus vrais que les êtres humains. L'heure pendant laquelle j'apprends à lire est un bonheur dont je me souviens encore très bien aujourd'hui. Je suis allongée à plat ventre sur le tapis de ma chambre, un livre relié en vert ouvert devant moi, qui a pour titre *Hans Eichhorn der Lausub* (*Les Farces de Jean l'Écureuil*). Il raconte les aventures d'un écureuil. Je fais semblant de lire comme j'ai vu les grandes personnes le faire. Mais, soudain, les lettres que j'ai apprises forment des mots qui, à leur tour, forment des phrases qui racontent une histoire. Je sais lire ! L'histoire de l'écureuil est d'ailleurs décevante. Mais d'autres lui succèdent, merveilleuses, elles. À partir de maintenant, tu ne t'ennuieras plus, dit mon père. Il a raison. Comme la plupart des enfants solitaires, j'ai continuellement le nez dans un livre, jusqu'à ce qu'un adulte m'envoie prendre l'air en me lançant : « Tu t'abîmes les yeux ! »

Michi, le dernier de la famille, est un tard-venu, c'est un enfant rêveur, auquel je reproche de ne pas correspondre à l'idéal du petit Allemand de l'époque. Il est, plus que moi encore, sous la coupe absolue de Mademoiselle. Il doit se promener tous les jours avec elle et me raconte bien plus tard sous le sceau du secret que Mademoiselle, au cours de ces promenades, avait des rendez-vous galants avec son ami et que lui, Michi, devait attendre chez une de ses connaissances.

Cet homme mystérieux est tantôt un SS, tantôt un certain ingénieur Springer, un homme un peu menaçant qui porte un chapeau à larges bords. Ce qui, dans tout cela, relève de l'imagination et ce qui est vrai ne sera jamais élucidé. Avec Michi, on ne sait jamais vraiment à quoi s'en tenir. De tout cela, il ne touche pas un mot à notre mère.



Barbara et ses frères,
Hans Heinrich, Jakob et Michael

Mon prénom et celui de mes frères ont chacun leur signification. Hans Heinrich porte celui de ses deux grands-pères, Heinrich Coudenhove et Hans Pálffy. Jakob, celui d'un ancêtre hollandais, qui a dû amener à l'empereur Charles Quint la terrible nouvelle du sac de Rome par les lansquenets. Cette histoire m'inspire des développements romantiques : le messager parcourant à bride abattue, de jour comme de nuit, sur son cheval couvert d'écume, le long chemin qui va de Rome à Madrid. Changeant de temps à autre rapidement de monture pour présenter, complètement épuisé, son rapport à l'empereur. Et sa large récompense, en dépit des mauvaises nouvelles qu'il a à transmettre.

Mon prénom, Barbara, évoque sainte Barbara, patronne de l'artillerie. C'est grâce à son intercession que mon père,

l'artilleur, est sorti indemne de la Première Guerre mondiale, m'explique-t-on. Seul Michael s'appelle comme il s'appelle parce que ce prénom plaisait à mes parents. C'est celui d'un ange, mais il est – contrairement à Jakob, prénom issu de l'Ancien Testament – reconnu par les nazis, puisque « l'Allemand Michel » est maintenant un personnage populaire. Mon père récite parfois avec son petit dernier la prière ancienne : « Saint Michel, défends-nous dans le combat contre la perfidie et les embûches du démon. Que Dieu réprime son audace, nous t'en supplions, mais toi, ô prince de la milice céleste, refoule en enfer, avec l'aide de Dieu, Satan et les autres esprits mauvais, qui sont répandus dans le monde pour perdre les âmes. » Michi aime cette prière. Il tient son oreiller prêt et l'envoie bouler dans le coin de la pièce, au moment précis où l'archange Michel expédie Satan en enfer. « Amen », s'écrie-t-il. Donnant ainsi le coup de grâce à Satan.

En dehors de nous et de Mademoiselle, trois jeunes filles tchèques vivent sous notre toit. Elles sont toutes trois originaires de Breznitz, le lieu de naissance de ma mère. Celle-ci les a emmenées en ville avec elle après son mariage. Ce que trois employées de maison peuvent avoir à faire toute la journée dans une maison aussi modeste que la nôtre n'est pas très clair. Plus tard, nous nous sommes cassé la tête à ce sujet. Mais ma mère est habituée depuis l'enfance à beaucoup de personnel et pense qu'il doit en être ainsi. Emilka et Mařenka sont sœurs. Emilka doit faire la cuisine et Mařenka, la seconder et faire aussi le ménage. Mária, qui s'appelle en fait Mařenka, elle aussi, mais que l'on nomme Mária, pour éviter la confusion, est couturière et doit s'occuper de la garde-robe familiale et confectionner les vêtements des enfants. Emilka est petite et ronde, Mária est grande et belle. Elles logent sous les combles. Nous les aimons toutes beaucoup et apprenons d'elles les beaux chants folkloriques tchèques qu'elles chantent parfois en travaillant. Mon préféré est le chant triste qui parle du trèfle et de Janek, qui est assassiné et gît dans un splendide champ de trèfle au bord du ruisseau. « *Jetel, ten jetel, jetelůček u vody* » (Le trèfle, le trèfle, ce petit trèfle au bord de l'eau).

Notre maison date des années vingt. Oncle Hansi, frère de mon père, assez fortuné, la lui a offerte à la naissance des enfants. C'est une maison très conventionnelle, peinte

en jaune, une *villa*. À Prague, toute maison d'habitation est baptisée *villa*. La nôtre est malheureusement éloignée des villas cubistes de style moderne classique, qui abondent dans la capitale tchécoslovaque. Mais elle a un jardin avec une pelouse plantée d'un cerisier, quelques parterres de roses et trois bouleaux délimitant un bac à sable. Le cerisier donne des cerises jaunes, excellentes. La fierté de ma mère est un parterre de fleurs, le *Border*, qui doit toujours rester fleuri. Ma mère s'en occupe avec beaucoup d'ardeur. C'est une jardinière enthousiaste, même si le résultat n'est pas toujours à la hauteur de ses attentes.

Le jardin abrite aussi notre tortue. Les garçons l'ont décorée à la peinture à l'huile, avec une teinte différente pour chaque petit carré de sa carapace. Cela fait de l'effet quand elle se déplace solennellement dans l'herbe, une véritable œuvre d'art dynamique ! Lorsqu'elle flaire le danger ou que quelque chose lui déplaît, elle rentre la tête et les pattes et se retranche dans sa carapace. Et je pense que ce doit être douillet à l'intérieur. Un jour, la tortue a disparu. S'est-elle enfuie ? Est-elle morte dans quelque coin retiré ? La peinture lui a-t-elle été fatale ? Nous ne le saurons jamais, et sa disparition m'a inquiétée pendant longtemps.

« Un Bohême de langue allemande »

Notre maison se trouve au pied de la montagne Blanche, en banlieue de Prague. C'est un tranquille quartier de villas, dans lequel, à dire vrai, seule une maison mérite la dénomination de villa. Il s'agit d'un édifice gigantesque, une sorte de palais à colonnes doté d'un grand jardin, situé derrière chez nous. Elle appartient au millionnaire Belada, personnage mystérieux que nous ne voyons jamais. « Où habites-tu? », me demandent mes grands frères. La réponse correcte à la question est: « Nad Bud'ánkami, numéro 5, Smíchov, Prague, Tchécoslovaquie, Europe, Terre, Univers. »

Lorsque Michi et moi allons nous promener avec Mademoiselle, notre chemin nous mène souvent vers la montagne Blanche. C'est là qu'a eu lieu, nous le savons, la bataille de la Montagne-Blanche, que commémore aujourd'hui encore une petite chapelle. Le chemin longe une carrière à ciel ouvert, envahie par la broussaille. Nous n'avons pas le droit de descendre jusqu'à cette carrière, car elle est habitée par l'homme de la falaise. C'est un personnage mythique, qui m'a inspiré une histoire romantique. Peut-être est-ce un malheureux qui, après une déception amoureuse, a choisi la vie d'ermite. Ou un criminel, recherché par la police internationale, qui a trouvé refuge dans notre carrière. Ou encore un pénitent, comme saint Jérôme dans sa cellule.

Personne ne sait comment s'appelle en réalité l'homme de la falaise. Pas plus qu'on ne connaît son histoire. On sait seulement qu'il vit dans la carrière et évite les hommes. Nous-mêmes ne le voyons que très rarement, en passant. C'est un gars hirsute, que nous craignons un peu. Mais nous avons bien plus peur encore de son chien, un berger allemand. Ce dernier est attaché à une longue laisse, elle-même fixée à un câble. Le câble est tendu au-dessus de la carrière, si bien que le chien peut surveiller le terrain et chasser les intrus. Nous l'entendons aboyer et gronder. Même si nous en avons eu l'autorisation, jamais Michi et moi ne nous serions risqués à pénétrer dans le royaume de l'homme de la falaise. Les garçons, bien entendu, téméraires comme ils sont, lui ont un jour rendu visite. Ils ont raconté ensuite qu'il s'était montré très gentil. Qu'il habitait dans une sorte de grotte. Qu'ils s'étaient assis avec lui devant son antre et auraient même partagé son goûter. Le chien était présent.

Lorsque, de notre maison, on prend la direction opposée, on tombe sur une petite forêt de feuillus clairsemée, au beau milieu de laquelle se dresse un rocher que les garçons ont baptisé *Devil's Head*. On atteint le point culminant de la forêt en marchant sur des aiguilles de sapin glissantes et, soudain, on se trouve devant un petit abîme. Une falaise tombe en à-pic sur quelques mètres. Elle cache une grotte. Je me rends à *Devil's Head*, sans Mademoiselle, avec les garçons. Nous faisons de l'escalade sur la falaise, qui n'est pas très haute. Je pense que personne d'autre que moi ne connaît la grotte. Elle est si grande qu'un enfant peut s'y tenir debout. J'imagine, alors que le danger menace, que je me cache dans cette grotte, accompagnée en tout et pour tout de mon ours Bimbi. Nous y dormons même. Dans la nuit, c'est un peu inquiétant et pourtant douillet. Nous avons emporté de la nourriture et une couverture. Nous voyons au loin les lumières de lampes torches et entendons des appels. Nos poursuivants nous cherchent. Mais en vain : ici, personne ne peut nous trouver. Nous sommes tout seuls dans cette contrée sauvage, comme dans le livre *Die Höhlenkinder im heimlichen Grund* (*Les Enfants des cavernes dans le vallon secret*). Dans ce rêve, nous sommes forts et intrépides, comme dans toutes les histoires inventées.

Des années plus tard, je suis retournée voir la carrière et la forêt avec son rocher. J'ai à peine reconnu les lieux. La carrière

avait été comblée pour laisser la place à un lotissement. La forêt avec le *Devil's Head* était maintenant un parc public avec aires de jeux pour enfants et chemins soignés. La contrée sauvage de notre enfance, qui n'avait sans doute jamais été aussi sauvage que dans mon souvenir, avait disparu.

Notre quartier, la Bud'ánka, est situé sur une hauteur. Un long escalier, tout en marches et tournants, descend jusqu'à la rue de Pilsen, la Plzeňská ulice, artère principale de Smíchov. Smíchov est un arrondissement industriel et ouvrier, c'est ici que se trouvent les usines Ringhoffer. En haut, sur la Bud'ánka, ce n'est que verdure et bon air, en bas, grisaille et poussière. Si l'on veut aller au centre-ville, on doit ou bien descendre le long escalier ou bien emprunter un chemin plus long encore à travers le parc Klamovka et prendre le tramway. Nous disons : l'*Elektrische*.

Les lignes 9 et 15 vont vers le centre, et nous les empruntons pour nous rendre à l'école. Nous n'y allons à bicyclette que lorsqu'il fait beau. Nous avons sur nous notre carte d'élève, la légitimation, que nous abrégeons en *légi*. « Est-ce que tu as bien pris ta *légi*? », nous demande-t-on le matin. Ni la 9 ni la 15 ne s'arrêtent malheureusement au pied de notre escalier. Il est de bon ton de sauter du tramway en marche, juste au bon moment. Ce n'est pas difficile, car l'engin ralentit sa course dans le virage, et il n'y a pas encore de portes automatiques. On se tient sur l'impériale, on s'arme d'un peu de courage et on saute. Le tout est de sauter dans le sens de la marche et de faire quelques pas en courant dès qu'on touche le sol, pour compenser l'élan du saut. Une autre légère mise à l'épreuve consiste à déposer une pièce de cinquante Heller sur les rails et attendre que le tram passe dessus. Après son passage, la pièce est mince et polie comme un miroir.

On peut également descendre à la station précédente, à l'entrée du parc Klamovka. Le parc tient son nom de la famille aristocratique Clam, à laquelle appartenait le terrain autrefois. Juste derrière l'entrée se trouve une minuscule chapelle, toujours fermée. Mais la porte est percée d'un grillage et, en se hissant sur la pointe des pieds, on peut voir la voûte du plafond, bleue et semée de petites étoiles dorées. Je ne manque jamais de jeter un coup d'œil au passage sur ce petit ciel étoilé. C'est comme un aperçu du vrai ciel, un avant-goût du royaume des cieux, où habitent le bon Dieu et les anges.

Le parc Klamovka est le cadre de nos petites promenades. Il est planté de beaux châtaigniers et d'un abondant lilas, magnifique au printemps. En son milieu se dresse la *Sokolovna*, la maison de l'organisation de la jeunesse tchèque *Sokol*. *Sokol* signifie faucon. Jusqu'à l'invasion des Allemands en 1939, les petits *Sokols* allaient et venaient, coiffés de leurs toques rondes piquées d'un point rouge en leur milieu. Le *Sokol* est conçu dans l'esprit du mouvement des gymnastes allemands, ses membres sont patriotiques, sportifs et fiers. Peu avant la disparition de la Tchécoslovaquie indépendante a lieu à Prague une grande fête de gymnastes, le *Slet*, rencontre des faucons de la République entière, venus démontrer leur art dans le stade. Ils font des exercices gymniques et forment un immense tableau vivant, quand en masse ils se dressent, se courbent, marchent au pas et tournent. Mais nous ne sommes pas concernés. Nous, les enfants allemands, ne vivons cela que de loin.

Les petits *Sokols* sont un des rares souvenirs qui me sont restés du temps de la République tchécoslovaque. Ma première année d'école primaire coïncide avec cette époque. Nous sommes des citoyens tchécoslovaques, mais nous appartenons à la minorité allemande. Nous fréquentons l'école allemande et apprenons les hymnes tchèque et slovaque en allemand. Nous chantons: « *Wo ist mein Heim, mein Vaterland* » (Où est ma maison, ma patrie), et ensuite: « *Auf der Tatra blitzt und dröhnt und donnerkracht es* » (Sur les Tatras tombe la foudre, le tonnerre frappe violemment). Sur la première page de mon livre de lecture, on peut voir le portrait de Tomáš G. Masaryk, le fondateur universellement respecté de la République tchécoslovaque.

Mes parents en sont de loyaux citoyens, mais au fond d'eux-mêmes, comme la majorité des Allemands de Bohême, ils ne se sentent pas tchécoslovaques. Mon père définira plus tard les Allemands de Bohême, en reprenant les termes de l'historien britannique Arnold Toynbee, comme « *a group in a society, but not of it* »¹. Ils ont peu à gagner de la construction du nouvel État, ressentie par la majorité des Tchèques de leur génération comme un moment d'espoir et d'essor.

1. « Un groupe dans une société, mais non de cette société. »

Prague est la capitale d'un État indépendant et abrite de nombreuses légations étrangères, dans lesquelles mes parents ont leurs entrées. Le ministre plénipotentiaire suisse et sa femme américaine sont de bons amis des parents, nous les voyons souvent. Papi et mami sont également invités fréquemment à la légation autrichienne. Le ministre plénipotentiaire autrichien, Ferdinand Marek, qui mourra plus tard dans un camp soviétique, mais surtout sa femme sont bien connus de nous. Cette dame, qui se pique d'avoir des conversations intellectuelles dans les cercles diplomatiques, est souvent citée par mon père avec une légère ironie, elle est pour lui l'incarnation du bas-bleu. Un jour, le présentant au cours d'une réception d'ambassade à un autre invité, elle précise: « Un comte, et cependant modeste. » Cette sentence est devenue chez nous une expression consacrée.

Un jour, alors que je me promène en ville avec les garçons, je traverse inconsidérément la rue et je me fais heurter par une voiture très élégante. Il y a plus de peur que de mal, je m'en tire avec quelques égratignures. Mais le lendemain la propriétaire de la voiture vient nous rendre visite et m'apporte, pour me consoler, une gigantesque boîte de pralines des plus exquises. On découvre alors qu'il s'agit de la femme du ministre plénipotentiaire américain en Tchécoslovaquie.

Ni nos parents ni nous, les enfants, n'avons d'amis tchèques. Nos parents ne sont pas antitchèques, mais, dans ces années-là, la majorité tchèque et la minorité allemande ne vivent pas réellement ensemble, elles se côtoient. Et mes parents constituent eux-mêmes une autre entité à l'intérieur de leur minorité. Ils appartiennent à la noblesse germanophone de Bohême, un groupe relativement fermé, qui ne fréquente quasiment pas la société bourgeoise allemande. Nos hôtes sont presque exclusivement issus de ce milieu de la noblesse, dont tous les membres sont plus ou moins parents entre eux et constituent pour ainsi dire une grande famille. Les week-ends, mes parents vont en visite dans les châteaux des environs ou bien retrouvent leurs connaissances à *La Ressource*¹, le club aristocratique, que leurs compatriotes fréquentent quand ils ont des affaires à régler à Prague.

1. En français dans le texte.

Quelle nationalité ont en réalité les aristocrates de Bohême ? Ce ne sont pas des Allemands des Sudètes, ainsi qu'aiment à s'appeler les Allemands de Tchécoslovaquie pour se distinguer nettement des Tchèques. Certainement pas. Mais ce ne sont pas non plus des Tchèques. Mon père se qualifie lui-même de « Bohême de langue allemande », en s'appuyant sur le philosophe Bernard Bolzano, qui, avant 1948, a plaidé pour une sorte d'identité bohême en dehors de tout antagonisme national. « Un Bohême de langue allemande n'est ni un Allemand ni un Tchèque, mais un Bohême, une espèce disparue, comme le mammoth », ajoute mon père. Le patriotisme du Bohême est lié à son pays, non à sa langue. C'est un patriotisme vieillot, qui remonte à l'époque prénationaliste du dix-huitième siècle. Avec le recul, il me paraît que mes parents et leurs semblables sont des vestiges de cette époque et n'ont jamais su s'adapter au vingtième siècle.

La langue tchèque ignore le nom propre Bohême. Les Tchèques parlent d'Allemands des Sudètes, *sudetáci*, quand ils font allusion aux Allemands nationalistes dans leur pays. Quand il s'agit de citoyens germanophones, qui sont de bons citoyens de la République tchécoslovaque, ils disent *naše Němci*, nos Allemands. Ces derniers se trouvent principalement parmi les aristocrates, qui parlent allemand à la maison, mais qui ont souvent leurs racines ailleurs en Europe, et aussi parmi les juifs.

Les aristocrates comme les juifs parlent tchèque, ce que les Allemands des Sudètes ne font pas, pour la plupart d'entre eux. Au moment de la querelle linguistique, dans les années quatre-vingt du dix-neuvième siècle, le ministre-président Kasimir Badeni a dû démissionner, car il défendait une loi visant à exiger des fonctionnaires locaux du royaume de Bohême la connaissance de la langue du pays. Les Allemands germanophones du pays n'ont jamais voulu obtempérer. Je suis fier de ne pas parler cette langue de domestiques, avait alors déclaré un député nationaliste allemand. « Le summum de la bêtise », nous explique notre père. Si tant est que l'on puisse être fier de quelque chose, alors que ce soit au moins de quelque chose que l'on maîtrise et non pas que l'on ignore.

Lui-même, originaire de la Bohême occidentale germanophone, n'a appris le tchèque que jeune adulte, lorsque la Tchécoslovaquie est devenue indépendante et qu'il s'est

retrouvé non plus autrichien, mais tchécoslovaque. « Qui va nous gouverner maintenant ? », chantait-on à l'époque, « Oui, le Tchèque, en cylindre et frac, et le Bohême, qui dit *to je tak*. » Papi s'exprime correctement en tchèque, sans plus. Ma mère, qui a grandi en Bohême du Sud, le parle couramment. Nous, les enfants, apprenons la langue de la bouche des domestiques et des enfants de la métairie, que nous côtoyons pendant les vacances d'été à la campagne chez nos grands-parents. Notre tchèque est un « tchèque de cuisine », que nous parlons couramment et presque sans accent, mais qui reste assez pauvre. Les garçons cultivent avec plaisir le slang des faubourgs de Prague. Et notre grand-mère leur fait ce doux reproche : « Pas au salon, mes enfants. »

En dehors de nos bonnes, nous ne connaissons pratiquement aucun Tchèque de près. Les seuls que nous soyons amenés à croiser sont les clients des magasins, les conducteurs de tram, nos voisins avec lesquels nous ne restons qu'au *stade des salutations*. Mais des amis des parents qui fréquenteraient la maison ? Je ne vois vraiment pas. Mon père a accès au monde des Tchèques, dans la mesure où il enseigne la langue et la civilisation japonaise à l'Institut oriental de l'université allemande et fraie avec quelques collègues tchèques. Ce sont des érudits qu'il aime bien et qu'il apprécie. Mais se recevoir mutuellement chez soi – non. On se retrouve en terrain neutre, lors de rencontres universitaires. Les femmes ne se connaissent pas. Les enfants, encore moins. Nous profitons bien peu de la culture tchèque, qui fleurit dans ces années-là – dans la littérature, au théâtre, dans la presse. Les parents vont parfois au *Freie Theater* tchèque pour voir l'excellent acteur Vlasta Burian. Ou au Théâtre National, surtout quand on y donne *La Fiancée vendue* de Bedřich Smetana. Mais, d'une façon générale, cela ne nous concerne pas.

Les Tchèques, ce sont pour nous les *petites gens*. Il y a en eux quelque chose d'irrésistiblement comique. On ne peut s'empêcher de se moquer d'eux. L'esprit trivial de leur langue est une source inépuisable d'amusement. Tout ce qui est raconté en tchèque est drôle et rend toute histoire spirituelle. Exprimer quelque chose d'important ou de pathétique en tchèque est pratiquement impossible et, quand on s'y essaie, le résultat est franchement ridicule.

Des décennies plus tard, assistant à une pièce de Shakespeare en tchèque sur une scène pragoise, je dois réprimer mon fou rire et je me demande : Pourquoi cela me paraît-il comique d'entendre Hamlet s'exprimer en tchèque et non pas en anglais ou en allemand ? On retrouve dans ce comportement un peu de la condescendance autrichienne envers le *peuple de domestiques* qu'Allemands de Bohême et Autrichiens ont gardée intacte pendant des générations après la chute de la monarchie austro-hongroise. Aujourd'hui encore, l'usage du *dialecte bohême* sur les scènes viennoises garantit le rire. Mais il faut bien dire que l'humour tchèque – nous disons l'humour bohême – est, comme l'humour anglais, particulier : plébéien et direct, irrespectueux, sans aucune prétention ni affectation. Et tranchant. C'est l'arme d'un peuple opprimé, qui s'est aiguisée au cours des siècles contre ses maîtres étrangers.

La société tchèque de Prague nous reste fermée, mais non la ville elle-même. Mon père l'aime et la connaît bien, et, pour moi, depuis ma tendre enfance, elle a quelque chose de merveilleux et de magique, c'est un lieu plein de mystères et le plus bel endroit que je connaisse et puisse imaginer. Enfants, nous ne descendons pas souvent de la Bud'ánka dans le centre-ville, mais, quand cela arrive, c'est toujours une fête. Mon père a toujours une anecdote à raconter sur chaque rue, chaque palais, chaque église. Fillette, je me promets de savoir tout cela quand je serai grande. Je veux connaître chaque maison, chaque recoin de la ville avec le secret qu'il renferme. Je veux *étudier* Prague jusqu'à la *maîtriser* au point de m'y sentir autant chez moi que notre tortue dans notre jardin.

Et je suis folle des contes et légendes pragoises, qui s'attachent à presque chaque lieu de la ville. Celui des alchimistes, qui, là-haut, dans les ruelles du Hradčany, cherchent infatigablement à fabriquer de l'or pour le compte de l'empereur Rodolphe II. Ou du chevalier Dalibor, qui dans la Daliborka, la tour du Hradčany, se languit de sa belle. Du bon cheval Šemík, qui, depuis le haut rocher de Vyšehrad, saute dans la Vltava et sauve ainsi de la mort son cavalier, un chevalier captif.

La plupart des connaissances de nos parents vivent à Malá Strana, quartier ancien de la ville, sur la rive gauche de la Vltava. Ce dernier regorge de palais baroques, qui, dans ces années-là, étaient encore largement habités par les familles

aristocratiques qui les avaient construits. Le plus grand et le plus somptueux d'entre eux est le palais Waldstein, autrefois résidence du grand Wallenstein. Il appartient aujourd'hui à l'un de ses descendants, oncle Kari Waldstein, un des meilleurs amis des parents. Les Waldstein ont six enfants de notre âge, et nous avons parfois la permission de jouer avec eux dans leur magnifique jardin. Quelque part dans le palais habite encore la très vieille tante Marinka Waldstein, qui, en 1939, lors de l'invasion des Allemands, déclare laconiquement: « En 1866, ils étaient arrivés par l'autre côté. »

Un autre but de promenade dans Malá Strana, au cours de notre enfance, est l'église Saint-Thomas, bel édifice gothique non loin du pont Charles. Le curé en est P. Paulus Sladek, un chef de chœur de l'ordre des Augustins, prédicateur célèbre et mentor des catholiques allemands de Prague. Normalement, nous allons le dimanche à l'église paroissiale de notre quartier de Smíchov, un édifice Jugendstil que je n'aime pas et où le sermon est en tchèque. Je n'en comprends pas la moitié. Il est interminable et mentionne toujours *un écrivain français* qui est remarquable soit pour son impiété, soit, au contraire, pour sa conversion. Nous supplions les parents d'arriver seulement à la fin du sermon, mais nous sommes vertement remis à notre place: « Ne faites pas d'histoires, pensez à tout ce que les martyrs ont dû endurer. » C'est vrai. Mais à l'église Saint-Thomas le sermon est en allemand et, après la messe, on se retrouve entre connaissances et *on fait un petit pied de grue*, c'est-à-dire que l'on reste un petit moment dans la rue à bavarder.

Malá Strana était en majorité allemande au dix-neuvième siècle, beaucoup de maisons portent encore aujourd'hui des inscriptions dans cette langue. On trouve dans ce quartier de nombreux édifices baroques, beaucoup de monastères et d'églises, la plus grande étant Saint-Nicolas sur la place de Malá Strana. L'intérieur me fait un peu peur, car dans la puissante nef se dressent des statues géantes des Pères de l'Église et l'un d'entre eux embroche un petit diable. J'apprends que le diable représente le vice, et au fond on se sent bien un peu concerné. Les Pères de l'Église, menaçants et bien peu paternels, auraient d'ailleurs intimidé autrefois les protestants réfractaires du pays. Malá Strana est *notre* côté, mais les Tchèques l'aiment depuis

toujours comme une sorte d'enclave romantique dans leur ville. Les artistes y sont venus s'installer et l'auteur Jan Neruda a situé ici ses célèbres *Contes de Malá Strana*.

Le coin le plus idyllique de Malá Strana est la Kampa, une petite île de la Vltava, dont la pointe nord émerge à moitié sous le pont Charles. Elle abrite un vieux moulin avec sa roue gigantesque. Une fois par semaine s'y tient le marché des potiers, qui offre de la vaisselle en terre de toute sorte, cruches, assiettes, pots. Et le fin du fin : de la minuscule vaisselle de poupée. J'ai quelques petits pots provenant de Kampa dans ma chambre d'enfant, ce sont des trésors inestimables.

Le baroque de Malá Strana m'a marquée pour la vie. Ce n'est pas la peinture, mais l'architecture du baroque qui est mon style de prédilection. Les Tchèques, en revanche, ont toujours vu en lui l'art de la Contre-Réforme, des Habsbourg et de la domination étrangère. Leur préférence va au gothique, à l'historicisme et au moderne classique, bref à tout ce qui représente leur tradition culturelle. Mais pour moi le baroque a toujours été le plus beau des styles, dont les œuvres les plus marquantes de Malá Strana sont les statues de saints sur les toits, prêtes à se détacher pour s'envoler.

De l'autre côté de la Vltava se trouvent, au sud, la Nouvelle Ville et, au nord, la Vieille Ville – un autre monde encore, source de mille et mille histoires et secrets, dont je ne peux me rassasier. L'horloge astronomique, sur le mur de l'ancien Hôtel de Ville, avec son squelette qui fait tinter la clochette des morts à chaque heure pleine. La place de la Vieille-Ville, où les seigneurs protestants de Bohême furent décapités et, parmi eux, seul catholique, un comte Czernin, dont nous connaissons bien les descendants, tandis qu'un autre Czernin siégeait à la tribune des juges, qu'il quitta discrètement au moment de l'exécution de son cousin. L'église du Týn, où sont enterrées les têtes des rebelles, personne ne sait trop où. La ville juive, où errait le Golem. Tout ceci est un peu inquiétant, bien différent de notre quartier et fascinant.

Nous ne nous rendons pas souvent dans la Vieille Ville. Nous n'y connaissons personne. Mais un jour Engele, une camarade de classe, m'y emmène. Engele est une fillette de petite taille, rousse, qui s'appelle en réalité Gertrude Engel. Elle est affligée de polypes, parle d'une voix étrangement nasillarde et

semble, avec son teint blafard de sorcière, sa maigreur et ses taches de rousseur, sortie tout droit d'un livre de légendes de la Vieille Ville. Ses parents tiennent sur la place de la Vieille-Ville un magasin en sous-sol, qu'elle veut me montrer. On doit descendre quelques marches pour y pénétrer. Il fait frais et sombre à l'intérieur. On y vend des fleurs et des plantes, surtout des cactus. Ils se présentent par rangées entières, grands et petits, hérissés de piquants et duveteux, longilignes et sphériques. Je n'aime pas les cactus. Et je ne peux m'empêcher de penser soudain : On dirait des têtes coupées, en référence aux seigneurs décapités du tribunal sanglant de Prague. Je me sens mal. La panique me saisit. Je prends congé en hâte d'Engel, ahurie et déçue, et me précipite dehors, heureuse d'être à nouveau à l'air libre, sur la place ensoleillée. Vite, à la maison ! Et, naturellement, sur le chemin du retour, je me perds dans le dédale des ruelles du quartier.

La Nouvelle Ville, avec la place Wenceslas, est un chapitre en soi. C'est là que se trouve le lycée où vont les garçons. Et les grands cinémas, qu'ils fréquentent assidûment. Un jour, on me laisse y aller avec eux, et je vois *Blanche-Neige* de Walt Disney en tchèque. Le plus petit des nains s'appelle Šmudla, et c'est le surnom que nous donnons parfois à notre plus jeune frère, Michi, ce qui lui déplaît souverainement. Sur la place Wenceslas, il y a également le distributeur automatique Koruna, où, pour cinquante Heller, on peut acheter un merveilleux sandwich. Une vitrine tourne et délivre le petit pain garni. Un prodige du Moderne. Les garçons connaissent un truc qui fait que la machine crache deux sandwiches pour le prix d'un. La Národní třída, la rue commerçante la plus élégante, abrite aussi la banque d'escompte et la librairie allemande André. C'est là que ma mère fait ses courses, ses *commissions*, comme elle dit, et parfois je l'accompagne.

Connaître Prague sous tous ses angles et me balader dans ses rues est le rêve de mon enfance. Je ne le réalise qu'au cours de l'année précédant notre expulsion. Je suis déjà au lycée, libérée de la tutelle de la gouvernante. Après l'école ou l'après-midi, je flâne dans mes quartiers préférés, en compagnie d'une amie ou, mieux encore, seule. Par le jardin du séminaire, je monte jusqu'au monastère de Strahov. Le lilas fleurit en ombelles abondantes, son parfum vous embaume

tout au long du chemin. Je grimpe sur le mont Laurenzi. Par le grand escalier, jusqu'au Hradčany. Près de la place de Malá Strana se trouve un magasin d'art. Avec mon argent de poche, j'y achète un tirage photographique du chevalier de Bamberg et un autre de la sculpture de l'ange de la cathédrale de Naumburg. Cette statue gothique d'éphèbe est chère aux nazis, elle est l'incarnation de la beauté germanique. Mais ce jeune homme sérieux me plaît, à moi aussi. Je fais encadrer la reproduction et l'accroche au-dessus de mon lit.

C'est une sorte d'éveil que je vis au cours de ce printemps de mes douze ans, une prise de conscience de la beauté du monde, des possibilités qu'il offre, des promesses de l'âge adulte. Est-ce un pressentiment de ce qui va suivre? Du pont de Smíchov, je contemple le célèbre panorama qui s'étend devant moi avec le Hradčany. C'est un moment décisif, qui s'imprime en moi. Et je me dis avec une lucidité parfaite: Regarde-le bien. Ne l'oublie pas. Tu ne verras jamais plus quelque chose d'aussi beau.

Peu de temps après, nous quittons Prague, et il me faudra attendre des années pour me retrouver à cet endroit.